

Fatalisme et individualisme : analyse sociologique et comparative de *Jude l'Obscur* et de *Tchipayuk*

Claude Couture

Number 6, 1996

« Il n'y aura plus de Jeanne Sauvé et de Gabrielle Roy »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004618ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004618ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couture, C. (1996). Fatalisme et individualisme : analyse sociologique et comparative de *Jude l'Obscur* et de *Tchipayuk*. *Francophonies d'Amérique*, (6), 51–59. <https://doi.org/10.7202/1004618ar>

FATALISME ET INDIVIDUALISME :
ANALYSE SOCIOLOGIQUE ET COMPARATIVE
DE JUDE L'OBSCUR ET DE TCHIPAYUK

Claude Couture
Faculté Saint-Jean
Université de l'Alberta (Edmonton)

Introduction

Notre point de départ théorique est un texte du professeur Louis Francœur, publié en 1992 par l'Institut québécois de recherche sur la culture. Dans ce texte, Francœur considère la culture, du point de vue de la sémiotique, comme « une hiérarchie de systèmes signifiants particuliers que nous appelons textes » ; « ces textes sont en interaction continue », mais ils sont tous « à l'intérieur d'un tout hiérarchisé, il pourra donc arriver que l'un ou l'autre de ces systèmes (de textes) occupe le sommet de la hiérarchie¹ ». En fait, malgré les transformations de la hiérarchie des textes, la « logique paradigmatique » de la série culturelle implique que le texte artistique, dans la mesure où sa relation à l'« interprète collectif » (société) est à la fois plus globale et plus virtuelle, c'est-à-dire que le texte artistique, compte tenu de l'amplitude de son espace imaginaire, est le texte par lequel, selon Francœur, tout devient possible ; ce texte donc se trouve au sommet de la hiérarchie, particulièrement dans la conjoncture de rupture. S'organise alors une nouvelle interaction des textes, une nouvelle hiérarchie qui retrouvera la primauté du texte artistique particulièrement dans les conjonctures de changement et de transformation. Le professeur Francœur insiste également sur le fait que « les signes culturels obéissent à des lois logiques souvent fort complexes ».

Lois, logique, système... Le but d'une telle approche est donc d'appréhender la culture de façon scientifique, d'en faire ressortir les mécanismes universels et d'en arriver à la prédiction des phénomènes, qui est l'aboutissement nécessaire de la démarche scientifique. Il est possible toutefois que cette approche puisse difficilement rendre compte, justement, de la complexité de certains phénomènes ; qu'elle constitue malheureusement la perpétuation du

mythe «holiste» issu de XIX^e siècle, qui consiste à appliquer à tous les domaines du savoir l'approche des sciences exactes ; et que, malgré ses prétentions à la multidisciplinarité, elle ne tient pas compte non plus de l'évolution des sciences sociales, notamment de la sociologie. Bien que l'approche sémiologique puisse être utile à l'étude de certains phénomènes limités, la difficulté de ses prétentions globales tient au point de départ à la définition de la culture et de la société en systèmes, alors que d'autres approches insistent sur le fait que la culture résulte d'actions et de stratégies individuelles dans les contextes variés qui déterminent certes un champ de possibilités dans lequel, cependant, rien n'est absolument nécessaire, donc rigoureusement prévisible.

Afin d'illustrer une approche que nous pourrions qualifier de relativiste, nous suggérons une interprétation comparative de deux romans qui sont en apparence fort éloignés l'un de l'autre, mais qui comportent, du moins le croyons-nous, plusieurs points communs. Ces romans sont *Jude l'Obscur*, de Thomas Hardy, et *Tchipayuk*, de Ronald Lavallée. Nous verrons par ces deux exemples que la littérature canadienne-française n'est pas *nécessairement* misérabiliste, en vertu de certaines lois logiques, et que le texte littéraire n'est pas non plus *nécessairement* prophétique, puisqu'il est parfois construit à partir d'autres textes qui orientent, si l'on peut dire, sa trajectoire.

Misérabilisme et littérature

On a souvent dit, et écrit, que la littérature canadienne-française/québécoise était extrêmement pessimiste, fataliste, voire misérabiliste. L'historien Michel Brunet se plaisait à répéter dans ses cours que la société et la littérature canadiennes-françaises avaient parfois des odeurs « de cierge mal éteint dans une sacristie mal aérée ». La littérature serait étouffante parce que le peuple canadien-français/québécois (avant la Révolution tranquille des années 60) aurait été, dit-on, un petit peuple écrasé et soumis à la fois par une bureaucratie catholique et un ordre économique conservateurs. Encore récemment, Michel Tremblay soutenait, par exemple, à travers le personnage principal de sa pièce *En circuit fermé*, que le monde de la télévision au Québec est pourri parce que « nous sommes un peuple de ti-counes ». (Comme si le monde de la télévision en France, aux États-Unis, en Grande-Bretagne, n'avait pas lui aussi ces phénomènes de corruption et que le public, dans ces pays, n'a pas lui aussi un penchant pour le « quétain » et le vulgaire. Enfin.) Cette idée revient également chez Louis Francœur, lequel voit cependant un moment libérateur au Québec par rapport au misérabilisme qui serait le manifeste *Refus global*, véritable prélude à la Révolution tranquille.

Il en résulte implicitement qu'en ce qui concerne la littérature canadienne-française hors Québec, toujours en attente d'un moment libérateur comparable à *Refus global*, le misérabilisme serait toujours à l'ordre du jour. Or si, au contraire, l'étude de la littérature québécoise d'avant *Refus global* et la Révolution tranquille fait ressortir l'existence de textes non misérabilistes (par

exemple, l'étude de Robert Major sur *Jean Rivard*²⁾, de la même façon peut-on postuler l'existence de textes littéraires canadiens-français contemporains qui ne sont pas misérabilistes.

Par ailleurs, un autre postulat implicite dans cette vision d'un Canada français misérabiliste est que la littérature dite majoritaire ne serait pas misérabiliste. Mais sur ce point également, l'étude, entre autres, de la littérature anglaise du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle contredit ce postulat, parce que l'on peut y retrouver, comme dans le cas des auteurs canadiens-français au sujet de leur société, une vision parfois profondément critique et pessimiste de la société victorienne. Charles Dickens, George Bernard Shaw, Thomas Hardy, E.M. Forster, D.H. Lawrence, ont tour à tour dénoncé l'hypocrisie et la bigoterie de la société victorienne-édouardienne et en ont été ses victimes. La marginalisation et l'exclusion des créateurs ne sont pas le monopole d'une société dite « minoritaire », et faire ressortir des phénomènes comparables dans des sociétés dites majoritaires permet de relativiser la situation canadienne-française (du Québec comme ailleurs) et d'éviter, peut-être, de tomber dans un trop-plein de misérabilisme. C'est donc dans cette perspective qu'il est possible, croyons-nous, de souligner certaines similitudes importantes, du moins intéressantes, entre *Jude l'Obscur* et *Tchipayuk*.

Jude l'Obscur et Tchipayuk

Jude l'Obscur a été publié en 1895. Ce fut le dernier roman de Thomas Hardy qui, par la suite, n'a publié que des textes de poésie. *Tchipayuk* a été publié en 1987. Son auteur, Ronald Lavallée, en était à son premier roman. Une première similitude se trouve au niveau de la narration et de l'histoire respective des deux héros. Bien qu'écrits à un siècle d'intervalle, ces romans racontent le drame de deux personnages vivant dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Jude l'Obscur est l'histoire de Jude Fawley, un maçon qui rêvait de faire des études universitaires en théologie afin de devenir pasteur. Mais la société victorienne ne permettait pas l'accès à l'université à ceux qui étaient d'origine modeste. Malgré ses efforts, Jude ne sera jamais admis à Christminster. De plus, Jude avait été contraint d'épouser une jeune femme pour laquelle il avait éprouvé une flamme passagère, mais qui lui avait fait croire, pour le garder, qu'elle était enceinte. Une fois divorcé et que cette première épouse, Arabella, eut quitté l'Angleterre pour l'Australie, Jude ne peut résister à sa passion pour Sue Bridehead, sa cousine, qui avait épousé l'ancien instituteur de Jude, Mr. Phillotson. Sue, à son tour, quitte Phillotson, mais refuse de se remarier avec Jude parce qu'elle craint que l'institution du mariage n'étouffe leur amour. Entre-temps, Arabella rentre en Angleterre pour se remarier, mais annonce à Jude qu'il est cette fois bel et bien le père d'un garçon conçu juste avant le départ pour l'Australie. Jude, Sue, leurs deux enfants et Father Time, le fils d'Arabella, vivront ensemble jusqu'à ce que ce dernier décide d'assassiner les deux enfants et se tuer lui-même pour permettre à ses

parents de mieux vivre. Après cette tragédie, Sue décide de quitter Jude et de retourner à son premier mari. Jude, le cœur brisé, retrouve pour sa part Arabella qui est devenue veuve. C'est ainsi que Jude, après avoir rêvé d'études universitaires et d'amour authentique, se retrouve à la fin de ses jours à la case de départ, meurtri et écrasé par la fatalité.

Tchipayuk, pour sa part, est l'histoire d'Askik Mercredi, un Métis franco-phone du Manitoba, qui, après avoir passé son enfance à vivre les aventures des chasseurs de bisons, se retrouve à Montréal pour faire des études. Devenu avocat, Askik, désigné sous le nom d'Alexis dans la société blanche, est petit à petit rejeté par un monde qui n'est pas le sien. En 1885, au moment de la seconde rébellion des Métis, Askik retourne parmi les siens et, bien que le peuple métis soit défait, il vit ce retour comme une libération. Ainsi, une lecture au premier degré de ces deux romans pourrait-elle nuancer certains *a priori* trop déterministes. Avant d'en arriver à une déconstruction du déterminisme apparent dans la narration, rappelons quelques principes concernant l'analyse littéraire et la sociologie relativiste.

Analyse littéraire et sociologie

Le fonctionnalisme s'est développé au début du XX^e siècle à partir des travaux d'auteurs, eux-mêmes inspirés par les pionniers de la sociologie au XIX^e siècle qui comparaient la société à un organisme vivant dont chaque partie joue une fonction. Selon Branislaw Malinowski,

la culture, c'est-à-dire le corps complet d'instruments, les privilèges de ses groupes sociaux, les idées, les croyances et les coutumes humaines, constituent un vaste appareil qui met l'homme dans une meilleure position pour affronter les problèmes concrets particuliers qui se dressent devant lui dans son adaptation à son environnement pour donner cours à la satisfaction de ses besoins³.

L'idée fondamentale du fonctionnalisme absolu, que l'on retrouve aussi dans le fonctionnalisme structuraliste de Radcliffe-Brown, est d'écarter toute dimension évolutionniste, de privilégier la synchronie par rapport à la diachronie. L'espace et la fonction doivent être analysés sans référence au temps.

Parmi les nombreux courants et écoles de pensée développés en sociologie au XX^e siècle, l'individualisme méthodologique, défini comme un paradigme et non une théorie, repose sur trois propositions fondamentales, totalement contradictoires par rapport aux postulats du fonctionnalisme⁴: l'action sociale serait d'abord le résultat ou l'agrégat d'actions individuelles; les phénomènes auxquels s'intéresse le sociologue sont conçus comme explicables en tant qu'interaction; la sociologie doit aussi tenir compte du caractère non logique de certaines actions et donc utiliser des concepts qui permettent d'interpréter la complexité et la relativité des actions.

D'aucuns ont reproché aux défenseurs du paradigme individualiste, notamment Raymond Boudon (1979) en France, de ne pas respecter leurs

propres principes (par exemple, en utilisant beaucoup la théorie des jeux dans leurs explications) et de minimiser l'interaction du sujet et de l'environnement. À tel point que les propositions du paradigme individualiste, en particulier la notion d'interaction, seraient peut-être mieux respectées dans le fonctionnalisme relativisé de Robert Merton⁵ — qui insiste sur le caractère multidimensionnel des institutions en fonction des luttes stratégiques des groupes d'individus — ou même dans l'interactionnisme symbolique d'Erving Goffman⁶, lequel, s'inspirant du théâtre, considère que chacun définit sa stratégie en fonction des rôles différents et secondaires qu'il entend jouer afin de contourner les interdits posés par la société.

Parallèlement aux nombreux débats théoriques en sociologie, la critique littéraire a aussi évolué à travers un questionnement qui n'est pas totalement étranger aux problématiques des sociologues. Une proposition fondamentale qui a, dans les années 20, secoué les fondements de la critique littéraire, a été énoncée par les formalistes russes⁷. Selon cette proposition, la littérature est un langage particulier, une sorte de violence langagière qui contraste avec le langage « ordinaire ». Étant une forme d'expression particulière, la littérature aurait donc sa propre organisation logique que l'analyste peut décrypter. Par l'entremise, surtout, de l'œuvre de Jakobson, le structuralisme a raffiné les théories du formalisme russe en concentrant l'attention de l'analyste sur les lois de la logique des relations entre différents signes qui forment une structure.

Le poststructuralisme, au contraire, a remis en question les prétentions scientifiques du structuralisme. Il est en effet beaucoup question, depuis deux décennies maintenant, du choc ressenti par les « sciences » sociales et l'histoire sous l'effet de la critique du courant postmoderniste, en particulier des auteurs postmodernistes nihilistes et/ou relativistes (par opposition aux auteurs postmodernistes affirmatifs)⁸.

Certaines de ces propositions du postmodernisme nihiliste, associé à l'influence du philosophe français Jacques Derrida⁹, peuvent se résumer ainsi :

– à l'époque des Lumières, la modernité est entrée dans l'histoire comme force progressive¹⁰ avec la promesse de libérer l'humanité de l'ignorance et de l'irrationalité. Évidemment, en cette fin de siècle, ces promesses apparaissent comme étant chimériques et démenties par le chaos social et international.

– le postmodernisme défie l'absolu, et privilégie le relatif, tout en fustigeant les approches dites globalisantes, en « isme », comme le libéralisme, l'humanisme, le féminisme, le marxisme, etc. Les frontières entre les disciplines sont aussi un leurre de la modernité.

Sont valorisés par le postmodernisme l'intuitif, l'apparent, l'image qui défient, à l'instar des prédécesseurs Nietzsche et Heidegger, la rigueur et l'exactitude des disciplines dites de la modernité. Dans la perspective du postmodernisme, tout est « texte », et le texte peut être lu ou interprété de

toutes les façons possibles. Le lecteur, et non l'auteur, est roi, et toutes les lectures sont valables. La mort de l'auteur constitue la perte de toute causalité, de toute relation entre le contexte et ce que l'auteur a « voulu dire ». Le texte est une infinie possibilité d'interprétations et de relations avec d'autres textes. « Tout texte, avait écrit Barthes, étant lui-même l'intertexte d'un autre texte, appartient à l'intertextuel¹¹. »

Il y a donc multiplicité des sens, sans qu'aucun ne soit plus acceptable qu'un autre, nous disent les critiques postmodernistes. La déconstruction d'un texte, à la façon de Jacques Derrida, permettrait de recréer, de réécrire une lecture cachée du texte en utilisant justement des éléments qui apparaissent en marge ou en périphérie du texte.

Bien que la méthode derridienne ait parfois tendance à basculer d'un absolu (progrès) à un autre (relativisme absolu)¹², il semble que l'idée de la déconstruction comporte plusieurs points communs avec le fonctionnalisme relativisé de Merton et le principe des « effets pervers » de l'individualisme méthodologique — c'est-à-dire cette idée que l'action consciente des acteurs sociaux peut donner des résultats contraires aux buts recherchés.

Analyse sociologique et littéraire

Nous disions donc que l'on peut faire une lecture au premier degré de ces deux romans. Thomas Hardy, auteur victorien qui déplore l'immobilisme de cette société, n'en a pas moins écrit un roman victorien, du moins dans sa trame narrative. Selon Hardy lui-même, les êtres humains sont entièrement déterminés par des forces biologiques et sociales qui rendent impossible toute tentative de briser avec la tradition. Voilà donc un autre auteur, du moins du point de vue d'un lecteur canadien-français, faisant partie d'une société « majoritaire » et qui exprime une vision rigoureusement fataliste et pessimiste au moment où la société globale était toujours, en 1895, triomphante — du moins au niveau du discours. Quoique déclassée par les États-Unis, en 1890, comme première puissance industrielle du monde, l'Angleterre perpétue, à la fin du siècle et dans le contexte du nouvel impérialisme, un discours chauvin et arrogant, mais aussi traditionnel et conservateur. Hardy a reproduit par la négative cet engouement pour la tradition en écrivant un roman où l'on tourne en rond et où il n'y a aucune issue.

Au contraire, bien que la trame de *Tchipayuk* soit aussi circulaire, le retour à la case de départ pour le héros constitue non pas un implacable échec mais, au contraire, une libération. Le roman se termine par une ouverture totale, illimitée, sur le monde, un peu à l'image des Prairies canadiennes. D'où une première remarque : la littérature « minoritaire » ne produit pas nécessairement des textes fatalistes, misérabilistes, bref des textes de « sacristie mal aérée ». Aussi, même si la structure dramatique et, surtout, l'organisation de l'espace sont comparables (les héros se déplacent vers l'est pour atteindre un niveau d'éducation supérieur — Askik vers Montréal et Jude vers le nord-est du Wessex), la perspective finale des deux romans est différente.

Abordons maintenant ces deux romans dans une perspective déconstructive, en recherchant des éléments d'information en marge du texte. Il ressort, en effet, d'une deuxième ou troisième lecture du roman de Hardy que les passages les plus intenses sont ceux où les protagonistes, malgré le déterminisme écrasant, réalisent des actes éminemment volontaires. Par exemple :

– la passion des textes anciens est authentique chez Jude, et même si son savoir n'est pas reconnu par l'université, il devient, à force de courage et de volonté, un véritable érudit ;

– ce roman, qui se veut déterministe, regorge pourtant de scènes très sensuelles où les différents protagonistes, notamment Arabella, au début du roman, et Jude, élaborent des stratégies afin de vivre leur passion amoureuse ;

– par ailleurs, Sue *décide* de vivre pleinement sa passion pour Jude ; après la tragédie du meurtre des enfants et du suicide de Father Time, elle décide là encore de retourner à son premier mari. Ce retour est un acte entièrement volontaire où elle doit réprimer sa passion pour Jude et sa répulsion vis-à-vis Phillotson. Hardy, dans son obsession maniaque du détail, décrit même une grimace de Sue exprimant sa répulsion lorsque son mari l'étreint et l'embrasse, ce qui ne l'empêche pas, volontairement, de rester et d'accomplir son devoir.

Alors que le roman implacable de Hardy regorge de scènes d'une vitalité et d'une volonté bien réelles, le roman de Ronald Lavallée, qui constitue un panégyrique du mode de vie autochtone et, croyons-nous, un pamphlet contre la société blanche occidentale, est remarquable par une omission étonnante, compte tenu de la fascination de l'auteur pour la nature. La sexualité y est, en effet, timidement évoquée (p. 271, par la description de Céline, et de ses formes arrondies, qui est une domestique qu'Askik a voulu épouser). Le héros, pur et sans tache, retourne chez les siens puceau, à l'âge de 26 ou 27 ans. D'où une autre remarque à propos des « effets pervers » que l'on peut analyser dans une action sociale et culturelle, c'est-à-dire les résultats non prévus par les acteurs sociaux : Thomas Hardy, on l'a vu, a voulu écrire un roman implacable alors que son texte regorge de vitalité et d'actes volontaires ; Ronald Lavallée a cherché à écrire, manifestement, un texte pro-Métis, qu'il a réussi incontestablement, sauf qu'abordé sous l'angle de la sexualité, son texte a des dimensions jansénistes et puritaines qui n'auraient peut-être pas détonné dans un contexte ultramontain ou victorien.

Enfin, dans le roman de Ronald Lavallée, nous avons cru identifier une dernière dimension que l'on ne retrouve pas aussi clairement dans le texte de Hardy. Il est évident, en effet, que pour composer la troisième partie de son roman, où l'Histoire joue un rôle très important, l'auteur a consulté des ouvrages d'histoire économique sur la période. Toutefois, sa vision des paysans canadiens-français des années 1880, surtout ceux de la région de Montréal, ne correspond pas du tout aux analyses d'auteurs en économie et en histoire qui ont contredit la thèse du repli dans une agriculture de subsistance

et dans une mentalité d'Ancien Régime de la part des « habitants » après la Conquête et, surtout, après 1837-1838. Il est évident que l'auteur a épousé la thèse d'historiens comme Fernand Ouellet et son prédécesseur Donald Creighton, sans tenir compte des travaux d'histoire économique comme ceux de Jean-Pierre Wallot et de l'économiste Gilles Paquet (1982), et des historiens de la société comme Jean-Claude Robert, Normand Séguin, Serge Courville (1989). Ces auteurs ont esquissé un portrait beaucoup plus nuancé du monde agricole canadien-français au XIX^e siècle, où la relation complexe entre la tradition et la modernité est analysée de façon plus subtile que dans les travaux de Creighton, Ouellet et de leurs disciples.

Ce qui nous ramène à notre point de départ. Nous avons vu, en effet, que l'approche sémiotique présentée au début de ce texte définit la culture comme un système hiérarchisé de textes où, compte tenu de son caractère « ampliatif », le texte artistique occupe dans les moments clefs le sommet de la hiérarchie. Et dans le cas du roman de Ronald Lavallée, nous avons affaire à un texte artistique qui reproduit une vision partielle du Canada français d'avant la Révolution tranquille. Dans ce roman, le texte artistique semble donc subsumé dans une représentation d'une société construite par des auteurs en sciences sociales. D'où la difficulté d'accepter l'idée d'une hiérarchisation déterminée des textes dans laquelle le texte artistique serait nécessairement, en vertu des lois logiques immanentes, au sommet de la hiérarchie. Le cas de *Tchipayuk* nous semble assez clair.

Il est vrai qu'à certaines époques, des artistes ont eu des intuitions remarquables. Par exemple, au XVIII^e siècle, Nicolas Rétif de la Bretonne, pourtant mieux connu pour ses ouvrages grivois comme *Le Paysan pervers*, a été un véritable visionnaire des aspects sociaux de la Révolution française. Mais l'histoire regorge aussi d'exemples où les artistes n'ont rien vu et ont été à la remorque du changement. Justement, au XVIII^e siècle, le processus de la révolution industrielle a été enclenché par une série complexe de facteurs qui ont échappé en grande partie aux artistes contemporains. Face à la révolution industrielle des années 1780-1850, les artistes ont très souvent réagi puis exprimé les difficultés du monde moderne, mais ont difficilement été à l'avant-garde.

Conclusion

En somme, il appert que le point faible des approches « holistes » et/ou déterministes pourrait bien résider dans cette chimère de vouloir faire des études littéraires et des sciences sociales des disciplines scientifiques comparables aux sciences exactes. La richesse et la rigueur même de ces disciplines tiennent justement au fait de ne pas s'enfermer dans des méthodes valables uniquement pour des aspects limités de la réalité. Le potentiel créateur d'une collaboration entre la sociologie et la théorie littéraire repose sur l'acceptation d'un postulat de base, à savoir que la société et la culture sont des champs de possibilités ouverts, dans lesquels interagissent des acteurs/

agents sociaux déterminés en partie par des facteurs biologiques et sociaux qui balisent seulement leurs stratégies et leurs créations. Un alliage entre certains aspects de la méthode déconstructive, du fonctionnalisme relativisé et de l'interactionnisme est possible afin d'en arriver à des interprétations nuancées et subtiles du changement qui devrait être l'objet d'étude premier et fondamental des auteurs en sciences sociales. D'ailleurs, une telle approche nous semble davantage porteuse d'interprétations nuancées et non misérabilistes de la société canadienne-française. En d'autres mots, le misérabilisme pourrait bien être inscrit dans les principes mêmes de lourdes méthodes en apparence « scientifiques », mais en fait absolument incapables de rendre compte de la multidimensionnalité des sociétés.

BIBLIOGRAPHIE

Boudon, Raymond, *La Logique du social*, Paris, Hachette, 1979, 334 p.

Courville, Serge et Normand Séguin, *Le Monde rural québécois au XIX^e siècle*, Ottawa, Société historique du Canada, 1989, 32 p.

Eagleton, Terry, *Literary Theory: An Introduction*, Oxford, Basil Blackwell, 1983, 244 p.

François, Louis, « La série culturelle: structure, valeur et fonction », *La Culture inventée*, Québec, IQRC, 1992, p. 61-85.

Goffman, Erving, *Les Rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974, 230 p.

Hardy, Thomas, *Jude the Obscure*, Penguin, 1896/1978, 510 p.

Lavallée, Ronald, *Tchipayuk*, Paris, Albin Michel, 1987, 505 p.

Major, Robert, *Jean Rivard ou l'Art de réussir*, Québec, PUL, 1991, 338 p.

Malinowski, Bronislaw, « Culture », *Encyclopaedia of the Social*

Sciences, New York, 1931, Vol. 4, p. 625.

Merton, Robert K., *Social Theory and Social Structure*, New York, Free Press, 1968, 700 p.

Rosenau, Pauline Marie, *Post-modernism and the Social Sciences*, New Jersey, Princeton University Press, 1992, 229 p.

Sarup, Madan, *Post-structuralism and Postmodernism*, Athens, University of Georgia Press, 1993, 208 p.

NOTES

1. Louis François, « La série culturelle: structure, valeur et fonction », *La Culture inventée*, Québec, IQRC, 1992, p. 61-85.

2. Robert Major, *Jean Rivard ou l'Art de réussir*, Québec, PUL, 1991, 338 p.

3. Bronislaw Malinowski, « Culture », *Encyclopaedia of the Social Sciences*, New York, 1931, Vol. 4, p. 625.

4. Raymond Boudon, *La Logique du social*, Paris, Hachette, 1979, 334 p.

5. Robert K. Merton, *Social Theory and Social Structure*, New York, Free Press, 1968, 700 p.

6. Erving Goffman, *Les Rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974, 230 p.

7. Terry Eagleton, *Literary Theory: An Introduction*, Oxford, Basil Blackwell, 1983, 244 p.

8. Pauline Marie Rosenau, *Post-modernism and the Social Sciences*, New Jersey, Princeton University Press, 1992, 229 p.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. Cité dans Rosenau, *op. cit.*

12. Madan Sarup, *Post-structuralism and Postmodernism*, Athens, University of Georgia Press, 1993, 208 p.